

# Georges de Trébizonde : un Grec ottomanophile au temps de Mathias Corvin

MICHEL BALIVET

---

*« Voilà pourquoi Dieu te  
livra Constantinople, afin  
d'unir par ton intermédiaire  
les trois valeurs qui priment  
toutes les autres, la Foi,  
l'Église et l'Empire,  
en une seule entité. »*  
*(Georges de Trébizonde)*

---

## Michel Balivet

Professeur universitaire, Université de Provence (Aix-en-Provence). Spécialiste d'histoire turque et byzantine. Ses recherches portent sur le monde musulman et chrétien au Moyen-Âge et à l'époque ottomane. Parmi ses travaux : **Byzantins et Ottomans : relations, interaction, succession** (1999) ; **Les Turcs au Moyen-Âge : Des Croisades aux Ottomans (XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)** (2002).

**D**ANS LES années 1450-1480, au temps où le sultan Mehmed le Conquérant règne sur Constantinople et où le roi de Hongrie, Mathias Corvin, contient avec succès les attaques ottomanes en Europe Centrale, comment peut-on être à la fois adulateur et chantre du maître musulman de Constantinople et rêver de rejoindre la cour de Buda pour se mettre au service du rempart le plus efficace de la chrétienté du temps contre la pression turque ? Souhaiter voir le sultan maître du monde tout en encourageant l'action antiturque du roi de Hongrie, cela semble politiquement contradictoire, voire idéologiquement et religieusement incohérent.

Et pourtant ! Le personnage que je vais rapidement évoquer soutient à la fois les deux positions : il est ouvertement partisan de l'établissement du régime ottoman et admirateur inconditionnel du plus acharné ennemi des Turcs. Il est vrai que l'homme ne manque pas de contradictions. Grec byzantin et fier de l'être, « n'aimant pas les Italiens » comme il l'avoue lui-même dans son *Traité* de 1453,<sup>1</sup> il est pour-

tant, à Rome, le client empressé de plusieurs papes pendant une cinquantaine d'années. Philosophe et humaniste, transmetteur du patrimoine hellène à l'Occident latin, il attaque violemment Platon dans une célèbre controverse philosophique. Partisan de l'union des Églises, il est un farouche adversaire des plus célèbres unionistes, ses compatriotes Gémiste Pléthon et le cardinal Bessarion. Rallié doctrinalement au catholicisme, il entretient des relations cordiales, comme le montre sa correspondance, avec les Byzantins ralliés aux Turcs, comme Georges Amiroutzès, conseiller du sultan et surtout Gennadios Scholarios, chef du parti antilatin et premier patriarche orthodoxe d'Istanbul sous domination turque.<sup>2</sup>

## De la Crète à l'Italie

**D'**UNE FAMILLE lointainement originaire de la Mer Noire, Georges de Trébizonde<sup>3</sup> naquit le 3 avril 1395 en Crète. Dans cette île, possession de Venise depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, les études grecques restaient enseignées au début du XV<sup>e</sup> siècle par des personnalités comme Jean Siméonakis de Candie, bien connu dans les cercles italiens désireux de s'initier au grec. Après un premier cycle d'études sur place, Georges de Trébizonde, âgé de plus de vingt ans, vint en Italie en 1416, à la prière du sénateur Francesco Barbaro et y apprit le latin sous la direction de deux maîtres renommés, Vittorino de Feltre et Guarino de Vérone. Après un nouveau séjour en Crète, il revint en Italie (1426) et enseigna le grec à Vicenza puis à Venise.

Il participa au Concile de Florence où il rapporte les discussions qu'il aurait eues avec Pléthon. Puis, Eugène IV l'appela à Rome où il lui confia les chaires de philosophie et de philologie (1443). Sa réputation était telle que l'on venait suivre ses cours d'Espagne, d'Allemagne et de France. Il y avait, par exemple, en Sorbonne, aux dires de Guillaume Fichet, un groupe de disciples inconditionnels du philosophe qu'on appelait *Georgiani*. Nicolas V (1447-1455), successeur d'Eugène IV lui conserva sa faveur et lui confia la traduction d'un certain nombre d'ouvrages grecs en latin.

Malheureusement pour lui, il s'engagea dans de violentes polémiques dont il ne tarda pas à devenir la victime. En particulier, Georges s'attaqua aux platoniciens Pléthon et Bessarion, puis à son ancien maître Guarino de Vérone et à Théodore Gaza. Il dut alors suspendre ses cours publics et s'enfuir précipitamment de Rome. Nicolas V ayant découvert que les traductions faites pour son compte par Georges étaient peu fidèles, le Crétois se réfugia à Naples en juin 1453. Là, il écrivit un *Traité* à l'intention du sultan ottoman Mehmed II qui venait de prendre Byzance (29 mai 1453) et fit plusieurs démarches pour obtenir

du roi de Naples une mission à Istanbul. Finalement, il revint résider à Rome sous les pontificats de Calixte III (1455-1458) et Pie II (1458-1464).<sup>4</sup>

## Un agent ottoman à la cour pontificale ?

**E**N AOÛT 1464, un ancien élève de Georges de Trébizonde, Pietro Barbo est élu pape sous le nom de Paul II. Il confie à Georges une mission dans l'Empire ottoman. Ce dernier quitte Rome à la fin de l'été 1465 et gagne Constantinople via la Crète. Il reste plusieurs mois à Constantinople où il cherche sans succès à rencontrer le sultan Mehmed II. Il fut par contre en contact avec le familier du souverain, le Byzantin rallié aux Ottomans, Georges Amiroutzès. Ayant quitté Constantinople en mars 1466, il est de retour, trois mois plus tard, à Rome où il ne tarde pas à être arrêté pour activités pro-turques et emprisonné au château Saint-Ange pendant quatre mois.

Nous avons à ce sujet le témoignage de l'ambassadeur de Milan, Agostino de Rubeis, auprès du pape Paul II.

*Un homme de soixantedix ans, très cultivé en grec et en latin, l'année passée, lors de sa mission en Orient, pour connaître la situation des Turcs, a été démasqué pour avoir fait le contraire. À son retour, on a trouvé chez lui des lettres compromettantes. Il y renseignait les Turcs et encourageait le sultan à envahir l'Italie. Il appelait le sultan Maître de l'Univers. Il a eu d'autres activités en Turquie avec le sultan. Car il y fut bien accueilli et couvert de cadeaux. Le pape, informé de l'affaire, l'a fait enfermer discrètement dans le palais, pour ne pas ébruiter le scandale, car Georges avait été son professeur de lettres, et il avait des égards pour son grand âge.*

Mais devant le consistoire des cardinaux, le pape, continue Rubeis, fut obligé de punir Georges plus rudement, car il était passé à des aveux publics. Il le fit donc enfermer dans le château Saint-Ange. Lors de l'interrogatoire, l'accusé reconnut les charges retenues contre lui, car les lettres qu'on avait saisies sur sa personne l'accusaient sans discussion. Pendant son procès, « il continuait à louer hautement le sultan et il persistait dans sa croyance qu'il devait être le maître du monde ». Finalement libéré au début de 1467, il mourut à Rome en 1472 ou 1473, sous le pontificat de Sixte IV (1471-1484).<sup>5</sup>

## Des œuvres turcophiles

**S**ON PREMIER *Traité* à l'intention du sultan, écrit en 1453 à Naples, où il réside après son départ précipité de Rome, ressemble bien à un règlement de compte envers son ancien protecteur, le pape Nicolas V. Quoiqu'il en soit, la prise de Constantinople par Mehmed II marque dans la carrière de l'auteur un net changement d'orientation. Latinophile inconditionnel jusque là, il s'engage alors dans une recherche passionnée de possibilités d'entente avec les Turcs, sur la base d'un compromis religieux : son *Traité* sur la concordance de l'islam et du christianisme à l'intention du sultan est daté de juillet 1453, soit deux mois après la chute de Byzance.

Son ralliement intellectuel à la cause ottomane le conduit une dizaine d'années plus tard à s'engager activement dans d'audacieuses menées proturques où il risqua sa réputation d'érudit ainsi que sa liberté. Les deux lettres qu'il écrivit au sultan en 1466 nous rendent compte, en résumé, des principales idées de son système politico-religieux.<sup>6</sup>

La première lettre est écrite à Galata, faubourg génois de Constantinople, le 24 février 1466 : le philosophe s'adresse au « glorieux, à l'excellent et au meilleur des empereurs romains qui possède le trône grâce à sa vertu et à la victoire que Dieu lui a octroyée », autrement dit Mehmed II ! Le sultan est un « envoyé de Dieu auprès des hommes », à qui le Créateur a livré providentiellement « la ville de Constantinople qui commande à toute la terre ». Mehmed II l'emporte sur tous les grands conquérants de l'antiquité, Cyrus, Alexandre et César pour plusieurs raisons : sa lignée est plus noble, puisqu'il tire son origine d'Ismaël fils d'Abraham. De plus, Cyrus vainquit un monde peu organisé et mal exercé à la guerre, tandis que le Grand Turc a soumis des nations fortes et belliqueuses. Dieu a investi un même homme de tant de puissance « afin que les hommes arrachés de la fange et de la confusion des royaumes, soient rassemblés sous une même domination », par la main du sultan.

La deuxième lettre, datée de Rome pendant l'été 1466, est encore plus explicite. Georges raconte qu'il a tenté de rallier le pape et les cardinaux à ses vues. Jamais personne, leur aurait-il dit, ne pourra plus facilement que le Grand Turc, conduire l'humanité vers une seule foi, ni réunir les nations en une seule Église et un seul Empire. C'est la Vérité qui pousse l'auteur à proclamer cela et il ne peut ni ne doit taire une telle évidence. Suit un exposé systématique des raisons qui font du sultan l'homme providentiel que tous doivent accepter, véritable feuille de propagande proturque ! Le conquérant y est décrit comme le successeur légitime des Césars, le défenseur de l'Église, une sorte de roi biblique mandaté par Dieu pour rétablir la foi, la vertu et l'ordre politique. Le passage qui suit a également pour but d'informer le sultan de la place exacte

qu'il tient ou doit tenir, aux yeux de ses sujets chrétiens, dans la tradition politique romaine et dans la généalogie religieuse judéo-chrétienne : pour gouverner des nonmusulmans, le souverain ne doit pas oublier qu'il est successeur des Césars et qu'il descend d'Abraham ; c'est donc comme un propagandiste et comme un « conseiller des affaires chrétiennes » que Georges prétend se situer.

*Dieu donna à Ta Hauteur Constantinople, siège de l'Empire romain, demeure et trône de Constantin, pour deux raisons : d'abord pour que Ta Majesté imite Constantin, et ensuite, dans la mesure où Tu suis son exemple, afin de faire passer en Tes mains et en Ta personne l'imperium universel. Constantin n'était pas de lignée impériale, et selon le droit romain qui est celui du monde entier, il ne devait pas obtenir le pouvoir impérial, mais Dieu dans les mains de qui sont tous les pouvoirs, lui remit l'Empire pour qu'il réalisât ici-bas une seule Foi et une seule Église. Grâce à Dieu lui et sa Maison régnèrent sur l'univers pendant très longtemps.*

L'auteur utilise ici l'argument de l'analogie historique, fréquente dans les écrits du temps : mêmes causes, mêmes circonstances, mêmes résultats. Suit une vision originale du rôle providentiel de l'islam dans la protection de l'Église<sup>7</sup> :

*... mais, comme les Grecs dans leur arrogance voulaient déchirer l'Église, Dieu suscita un souverain arabe contre l'Église orientale [...] et quand ensuite les Grecs se séparèrent de l'Église romaine, la Providence Divine désigna ta Maison à qui, selon l'Écriture, Dieu réservait en l'élevant progressivement de réaliser l'unité de la Foi, de l'Église et de l'Empire. Dieu lui donna tout d'abord l'Asie-Mineure, puis comme [les Grecs] s'éloignèrent de l'Église, au temps de l'indigne empereur Cantacuzène qui était partisan des hérétiques palamites, tes ancêtres passèrent aussitôt en Europe. C'est pour cela que les Byzantins, cernés par le malheur, se mirent dans l'idée de réunifier l'Église. Ils ne le firent cependant pas de tout leur coeur mais avec des arrière-pensées. O stupidité des hommes, comme si Dieu ignorait ce qui se passe dans le coeur humain ! Voilà pourquoi Dieu te livra Constantinople, afin d'unir par ton intermédiaire les trois valeurs qui priment toutes les autres, la Foi, l'Église et l'Empire, en une seule entité.*

Souverain vertueux, d'ascendance spirituelle légitime, le sultan vient rénover les mœurs. Pour cela, il lui faut aussi la légitimité politique, et notre auteur de lui démontrer qu'il la détient pleinement :

*Personne ne doute que tu es Empereur des Romains de droit. Car est Empereur celui qui tient légalement le siège de l'Empire. Or le siège de l'Empire romain*

*est Constantinople. Celui qui possède donc cette ville de plein droit est Empereur. Et ce ne sont pas les hommes qui t'ont donné Constantinople mais Dieu et ton épée. Tu es donc Empereur légitime des Romains. Car ce qui est acquis par la guerre est légitime et tous les empires et royaumes se sont constitués ainsi. Or celui qui est Empereur des Romains est Empereur de l'Univers [...] Il s'ensuit que tu es Empereur légitime de toute la terre.*

Georges conclut ce raisonnement en disant qu'il est prêt à revenir à Constantinople si le service du sultan l'exige.<sup>8</sup>

Un an plus tard, en 1467, le philosophe écrit un nouveau *Traité* portant le titre suivant : *Au divin Manuel qui sera sous peu roi de l'univers*. Cette œuvre qui, à notre connaissance, n'est pas encore éditée, fait suite dans le codex grec de Munich n° 537, à un autre écrit qui s'intitule : *Sur la gloire éternelle de l'Autocrate et de son Empire mondial*. Dans les deux cas, le destinataire qui se cache sous ces appellations grandiloquentes de *divin Emmanuel* et d'*Empereur de l'Univers*, n'est autre que Mehmed II. N'ayant pu rencontrer le souverain, lors de son séjour à Istanbul, notre philosophe lui écrit dès son retour en des termes vibrants d'un enthousiasme apocalyptique<sup>9</sup> : « Il est temps que toi, le nouvel Emmanuel choisi par Dieu, fils d'Ismaël et descendant d'Abraham, tu te montres aux yeux de tous comme celui venu accomplir les prophéties, en unissant tous les peuples de la terre, ainsi que l'annonce David ; c'est toi qui uniras tout le peuple de Dieu (Ps. 21 : 28), c'est toi qui régneras comme l'établissent les Écritures, d'un bout du monde à l'autre, depuis Ceylan jusqu'à la Bretagne. »

Mais, si Georges de Trébizonde participe d'une certaine turcophilie à motivation politique, utopiste ou réaliste et souvent antipontificale qui existe dans l'Italie de son époque,<sup>10</sup> il est très original par sa position religieuse radicale qui prétend fondre islam et christianisme en une seule religion mondiale, en utilisant des arguments tirés de la Bible et du Coran. Seul Pléthon aurait envisagé la création d'une nouvelle religion unique pour le monde entier, mais dans ce cas au profit d'un néohellénisme destiné à remplacer islam et christianisme.<sup>11</sup>

## Le magyarophile

**C**OMMENT COMBINER cette turcophilie militante de Georges de Trébizonde, qui fut la sienne dans les années 1460, avec ses manœuvres pour s'introduire à la cour de Mathias Corvin dans l'espoir de venir s'installer à Buda, et cela dans les mêmes années 1460-1470 ? Je m'inspire ici essentiellement des travaux du Professeur Moufasani et particulièrement du cha-

pitre de sa monographie sur Georges de Trébizonde intitulé « The Hungarian Connection ». <sup>12</sup>

Georges de Trébizonde fut libéré du château Saint-Ange où il était emprisonné pour propagande proturque en février 1467. Dès le mois de mars de la même année, un somptueux parchemin de l'*Almageste* de Ptolémée est composé par notre auteur pour la bibliothèque royale de Mathias Corvin ; cet ouvrage est suivi un peu plus tard dans le courant de 1467 par les *Rhetoricorum Libri* destinés aussi au roi de Hongrie. Par ces manuscrits, Georges de Trébizonde cherche à s'attacher les bonnes grâces de la cour de Hongrie.

Certains de ces ouvrages de la *Bibliotheca Corvina* sont dédiés par Georges de Trébizonde à Mathias Corvin lui-même. Il y a aussi dans ce lot des ouvrages de Saint Basile avec une préface destinée à János (Jean) Vitéz, chancelier de Hongrie, et à Ianus Pannonius, évêque de Pécs (Fünfkirchen). Dans cette préface à Vitéz, Georges de Trébizonde exprime clairement le vœu de se rattacher à la maison de l'archevêque hongrois.

Comment à un moment où Georges de Trébizonde était suspecté de trahison au profit des Turcs, a-t-il pu se tourner vers Mathias Corvin, l'opposant principal à la progression des Ottomans en Europe ? Dans ces préfaces Georges de Trébizonde loue clairement Corvin comme le seul rempart de l'Europe contre les Turcs, et il l'encourage à mener une guerre sainte contre l'Islam.

On peut se demander comment, depuis l'Italie où il réside, Georges de Trébizonde a-t-il pu développer ses contacts hongrois et pour quelles raisons a-t-il voulu se rendre lui-même à Buda. Ce voyage projeté est d'autant plus curieux que l'auteur a plus de 70 ans à ce moment et est en mauvaise santé.

En ce qui concerne les contacts hongrois de Georges de Trébizonde, ils ont pu passer par l'intermédiaire de Girolamo Lando, un ancien élève de Georges de Trébizonde devenu haut fonctionnaire de la Curie romaine et envoyé par le pape Paul II pour une mission diplomatique en Hongrie en 1469. D'autres contacts hongrois sont encore plus évidents. Georges de Trébizonde est en relations étroites avec Ianus Pannonius, le plus célèbre des humanistes hongrois, qui rend souvent visite en Italie à notre Grec et à sa famille.

Un autre ami et condisciple du précédent, Georges Polycarpus (György Kosztolányi) eut des relations encore plus étroites avec la famille de Georges de Trébizonde, puisqu'il épousa sa fille Maria. Dans les années 1460, il est ambassadeur du roi de Hongrie en Allemagne puis en Italie. Vers 1465, il est considéré comme l'un des plus importants humanistes de la cour hongroise. En 1466, il est secrétaire de Mathias Corvin et, de retour en Italie en 1467, il obtient en 1468 une charge très importante à la cour pontificale. Il est très probable que le futur gendre de Georges de Trébizonde lui servit d'intermédiaire dans ses contacts avec Mathias Corvin. Polycarpus mènera une carrière dans le

premier cercle de la cour pontificale jusqu'en 1489, date probable de sa mort où il laisse à sa veuve, Maria de Trébizonde une grosse fortune.

En plus de ses contacts étroits avec Pannonius et Polycarpus, Georges de Trébizonde fréquenta assidûment Georges Andó, autre diplomate hongrois présent à Rome entre 1467 et 1469.

Quant aux motivations qui poussaient Georges de Trébizonde à se retirer à la cour de Hongrie, elles ne sont pas très claires. Monfasani avance comme hypothèse que Georges de Trébizonde voulait obtenir de la part de Mathias Corvin des subsides pour retourner à Istanbul afin d'amadouer le sultan et d'en faire un ami de la chrétienté, sauvant ainsi l'Europe du danger turc.

## Le Grec soucieux de la survivance byzantine

**C**OMMENT FINALEMENT expliquer les positions contradictoires de Georges de Trébizonde ? Dans quel cas est-il sincère, dans quel cas est-il dissimulateur et duplice ?

Il semble que, de son temps, pour un Grec du *Quattrocento*, on ne peut être que d'un côté ou de l'autre ; on ne peut que choisir radicalement entre Istanbul et Buda, entre Mehmed II et Mathias Corvin, entre une croisade antiturque ou un ralliement à la conquête ottomane.

En fait, pour comprendre les positions de Georges de Trébizonde, c'est une réponse byzantine qu'il faut faire, car Georges de Trébizonde est avant tout un byzantin immergé dans une problématique et dans une psychologie byzantines.

Et derrière ce qui semble l'incohérence et l'utopie d'un intellectuel grec exilé en Italie, se cache un sens de la *Realpolitik*, un réalisme profond adopté par les dernières générations byzantines des *Trecento* et *Quattrocento*.

Pour que subsiste *Byzance après Byzance*, comme disait Nicolas Iorga,<sup>13</sup> pour que le patrimoine, la culture et l'identité gréco-orthodoxes se perpétuent, il fallait ménager les deux adversaires les plus puissants, les deux dangers d'assimilation les plus dangereux et pressants que représentaient l'Occident latin et catholique et l'Orient turco-musulman, afin que, quelque soit le futur vainqueur du « grand jeu » Occident-Orient qui se livrait alors, Byzance en tant que civilisation, subsistât après Byzance en tant que corps politique.

Il faut donc, vers 1470, encourager le principal ennemi des Turcs de l'époque, Mathias Corvin, à les chasser d'Europe, tout en maintenant des rapports cordiaux avec Mehmed II dans le cas où il vaincrait l'Occident (ce qu'il sera bien près de faire après la mort de Georges de Trébizonde en 1480 en faisant débarquer son armée sur le littoral italien).

À sa manière, Georges continuait ainsi la politique de balance qui avait été celle des ultimes générations byzantines, celle des humanistes grecs, Démétrios Cydonès, Gennadios Scholarios, Jean Eugénikos, Georges Amiroutzès, Loukas Notaras, etc.,<sup>14</sup> celle des derniers empereurs de la Rome orientale, qui avaient tenté de compenser leur faiblesse politique par une habileté diplomatique qui voulait éviter l'écrasement de Byzance entre le marteau latin et l'enclume turque.

En cela l'itinéraire idéologique de Georges de Trébizonde entre Istanbul, Rome et Buda n'a rien d'incohérent ni de contradictoire, mais est empreint du même profond réalisme politique que celui de l'empereur Manuel II Paléologue, qui conseillait à son fils, Jean VIII, de garder d'égaux bonnes relations avec Latins et Turcs, sans s'engager plus avant dans le camp des premiers ou des seconds, car, selon Manuel II, le temps des empereurs était passé, et pour la conservation de la civilisation byzantine était venu le temps des régisseurs.<sup>15</sup> □

## Notes

1. Le texte grec est édité par G. T. Zoras, *Georges de Trébizonde et ses efforts en vue d'une entente gréco-turque (le Traité inédit Sur la Vérité de la Foi des Chrétiens)*, Athènes, 1954 (en grec) ; traduction française M. Balivet, *Pour une concorde islamo-chrétienne. Démarches byzantines et latines à la fin du Moyen-Âge (de Nicolas de Cues à Georges de Trébizonde)* (= *Studi arabo-islamici*, IX), Rome, 1997.
2. Sur Georges Amiroutzès : Astérios Argyriou et G[eorges]. Lagarrigue, « Georges Amiroutzès et son *Dialogue sur la Foi au Christ tenu avec le Sultan des Turcs* », *Byzantinische Forschungen* (Amsterdam), XI, 1987, p. 29-222 ; sur Scholarios voir maintenant : Marie-Hélène Blanchet, *Georges-Gennadios Scholarios (vers 1400-vers 1472), un intellectuel orthodoxe face à la disparition de l'Empire byzantin*, Paris, 2008.
3. L'étude majeure concernant Georges de Trébizonde est celle de John Monfasani, *George of Trebizond, a Biography and a Study of Rhetoric and Logic*, Leiden, 1976.
4. Sur la carrière de Georges de Trébizonde : *ibid.*, la première partie.
5. Agostino de Rubeis, dans Giovanni Mercati, « Le due lettere di Giorgio da Trebisonda a Maometto II », *Orientalia Christiana Periodica* (Rome), IX, 1943, p. 65-68. L'appellation de *Maître du Monde* donnée par Georges de Trébizonde au sultan, n'est que l'utilisation d'un titre appliqué fréquemment au souverain turc : *Signore del Mondo, Dominus Mundi, Pâdichâh-i Djihân* (cf. par exemple : Tursun Bey, *Târîh-i Ebü'l-Feth* [Histoire de Mehmed II], édité par Mertol Tulum, Istanbul, 1977, p. 64). Ce n'est pas le signe d'une particulière flagornerie de Georges, comme semble le penser Franz Babinger (*Mahomet II le Conquérant et son temps*, Paris, 1954, p. 300).
6. Sur le séjour de Georges de Trébizonde à Naples et la composition du *Traité* de 1453 sur la concordance de l'islam et du christianisme : Monfasani, p. 131-136. Les lettres de 1466 ont été éditées par Mercati, p. 85-89.

7. Mercati, p. 85-93. L'allusion à Cantacuzène et aux Palamites concerne les querelles politico-théologiques à Byzance au XIV<sup>e</sup> siècle où l'empereur Jean VI Cantacuzène protégeait le parti monastique de Grégoire Palamas. Les idées de ce dernier s'opposaient sur plusieurs points aux conceptions de l'Église latine (voir Jean Meyendorff, *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas*, Paris, 1959).
8. Mercati, p. 94-99.
9. Monfasani, p. 132-133, 223-225.
10. Luca d'Ascia, *Il Corano e la tiara. L'Epistola a Maometto II di Enea Silvio Piccolomini (papa Pio II)*, Bologne, 2001, donne de nombreux exemples de turcophilie dans l'Italie du XV<sup>e</sup> siècle : lettres à Mehmed II, appelant le sultan en Italie pour réformer la société et l'Église (!) (voir, par exemple, Roberto Valturio vers 1460 ou Panfilo Sassi en 1489 ; cf. aussi le texte intitulé *Amyris* de Gian Mario Filelfo, à l'intention de Mehmed II, composé entre 1471 et 1476 ; cf. d'Ascia, p. 41, 45, 49).
11. Georges de Trébizonde entendit Pléthon affirmer dans sa vieillesse que « non multis annis post mortem suam, et Machumetum et Christum lapsum iri, et veram in omnes orbis oras veritatem perfulsuram » (Émile Legrand, *Bibliographie Hellénique aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*, vol. III, Paris, 1903, p. 287).
12. Monfasani, VI, Part II, p. 194 sqq.
13. N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1971.
14. Sur Scholarios et Amiroutzès, voir note 2. Sur Cydonès, par exemple : Steven Runciman, *The Last Byzantine Renaissance*, Cambridge, 1970, p. 21, 42, 48 etc. Sur les prises de position de Jean Eugénikos et de Loukas Notaras envers Latins et Turcs : M. Balivet, *Byzantins et Ottomans*, Istanbul, 1999, p. 31 sqq.
15. Georges Phrantzès (Sphrantzès) [*Annales*], in *Georgius Phrantzes, Ioannes Cananus, Ioannes Anagnostes (= Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae, [XXXIII])*, édité par Barthold-Georg Niebuhr et Immanuel Bekker, Bonn, 1838, p. 178-179 (en particulier p. 179).

## Abstract

George of Trebizond: A Turcophile Greek at the Time of Matthias Corvinus

The present article discusses the consistency (or the absence thereof) of the political ideology of George of Trebizond (1395–1472 or 1473). On the one hand, his increasingly turcophile actions eventually led to his imprisonment in Rome. On the other hand, he favored King Matthias Corvinus and Hungary, the main obstacles to the Turkish advance in the Balkans and in Central Europe. The present analysis draws on the text addressed by the Greek philosopher to the sultan, as well as on his correspondence.

## Keywords

George of Trebizond, Matthias Corvinus, Mehmed II, Rome, Constantinople, Buda